

LE PERE PEINARD

Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF



ABONNEMENTS France	Un an. 6	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Extérieur	Un an. 8
	Six mois. 3			Six mois. 4
	Trois mois. 1 50			Trois mois. 2

GARE A LA FROCAILLE CETTE VERMINE A SOIF DE SANG!

SERRAGE DE VIS A GENÈVE



LA SAIGNÉE

Prenez la frocaille en n'importe quel pays, prenez la à n'importe quelle époque et, toujours et partout, vous la trouverez aussi crapuleuse et aussi farcie de scélératesse.

Les bons bougres se complaisent à semer la joie autour d'eux; ils rêvent d'engendrer l'abondance et souhaiteraient voir tout le monde vivoter sans arias ni chichis d'aucune sorte.

Les ratichons, c'est juste l'opposé: ils ont le citron confit en méchancelés et n'ont qu'un dada, répandre la souffrance, la misère et la mort.

Ils sont féroces de tempérament!

Féroces comme leur religion qui nous

serine que le Père des Mouches s'est amusé à nous coller sur la terre pour nous y voir pâtir horriblement, après avoir eu soin de nous meubler le ciboulot de la crainte bassinante d'aller, une fois dans le royaume des taupes, rotir à perpète en enfer.

L'inquisition, les bûchers, les supplices atroces, les massacres et toutes les abominations qui ont fait la désolation de l'Humanité sont la conséquence logique et inéluctable du maboulisme crétin.

Les pauvres couillons qui s'imaginent que ces horreurs sont passées et trépassées se fichent le doigt dans le croupion.

Pas si passés que cela, nom de dieu! A telle enseigne que, l'an dernier encore, les Inquisiteurs opéraient à Montjuich, arrachant les ongles à leurs victimes et leur grillant les chairs.

Et si, en France, nos ratichons se font peloteurs et bons apôtres et ne nous administrent pas semblables tortures — ce n'est pas l'envie qui leur manque — c'est la puissance... et ils espèrent la conquérir!

Ils travaillent pour!

Ça leur a été cotonneux, mais ils touchent aubut, du moins, ils se l'imaginent...

Au grand chambard de 93, nos paternels les échaudèrent un brin; seulement ils eurent le tort de ne pas détruire les nids — tout comme font les paysans pour les nids de frélons!

Nos paternels laissèrent les églises debout et quand le Bandit de Corse réinstalla les masturbateurs populaires, cette vermine eut vivement repris possession de ses boîtes vides.

Et le grand œuvre d'abrutissement reprit son train-train séculaire!

Comme la racaille noire venait de trinquer, elle eut soin de ne pas brusquer le mouvement: elle se fit pateline, douce-reuse, hypocrite — remettant à plus tard de sortir les griffes et d'étaler sa férocité.

Quels finauds, que cette crapule!

Quand vint 1848, — crainte de passer à la trique comme en 93, — la frocaille se découvrit républicaine, démocratique et socialote.

Ça dura peu! Juste le temps d'arroser d'eau bénite les arbres de la Liberté, — qui en crèverent.

Vint Cavaignac, le Boucher de Juin, qui mitrailla et déporta 50.000 parisiens et prépara le plumard de Badingue.

Du coup, les frocards furent à la noce!

Depuis, ces ignobles charognes n'ont fait que croître... et enlaidir.

Un moment, ils eurent la venette: à la Commune!... Mais le coup de chien dura trop peu, nom de dieu.

—0—

Aujourd'hui, les ratichons osent s'affir-

mer plus puissants qu'ils n'ont été depuis trois siècles.

A l'Eteignoir de Montmartre, à la Basilique de la Galette, l'abbé Garnier le beugle du haut de l'égrugeoir.

Et, l'autre jour, dans une jésuitière où on distribuait les prix aux morpions de la haute, — dirigeants et galonnards en herbe, — aux Dominicains d'Arcueil, un autre enfroqué, le père Didon s'est fendu d'une postiche bougrement sanguinaire.

Il a glorifié la saignée populaire !

Les Dominicains, — il ne faut pas l'oublier, — sont la moïnaille qui a le mieux conservé les traditions inquisitoriales : la sainte crapule qui fonda leur association de malfaiteurs, Dominique, fut aussi l'inventeur de l'Inquisition.

Et ses descendants sont aussi vaches que lui !

J'en reviens au débagoulage de l'Inquisiteur Didon : il a profité de ce qu'un jésuitard enragé — à qui sa cafarderie a valu le grade de généralissime de la R. F. — le galonnard Jamont, assistait à la représentation, pour lui donner des conseils de massacre :

Lorsque la persuasion a échoué, a-t-il déquellé, lorsque l'amour a été impuissant, il faut s'armer de la force coercitive, brandir le glaive, terroriser, couper les têtes, sévir et frapper, imposer la justice. L'emploi de la force, en cette conjoncture, n'est pas seulement licite et légitime, il est obligatoire; et la force ainsi employée n'est plus une puissance brutale; elle devient énergie bienfaisante et sainte.

L'art suprême du gouvernement est de savoir l'heure exacte où la tolérance devient de la complaisance. Malheur à ceux qui masquent leur faiblesse criminelle derrière une insuffisante légalité, à ceux qui laissent le glaive s'émousser, à ceux dont la bonté tourne en débilité : le pays, liéré à toutes les angoisses, les rejettera flétris, pour n'avoir pas su vouloir, — même au prix du sang, — le défendre et le sauver....

Voilà qui est catégorique : les gouvernements qui ne sont pas des fausses-couches brandissent le glaive, terrorisent, coupent des têtes... le tout est de choisir le moment.

Ceux que l'inquisiteur Didon a à la bonne, c'est le Cavaignac de Juin, Badingue, Gallifet, Foutriquet et autres monstres.

Ceux-là n'ont pas laissé le glaive s'émousser !

A qui le tour ? Quel est le scélérat qui ramassera le surin de ces tueurs ?

— 0 —

Il n'y a pas à s'épater que le crapuleux Dinon ait osé expectorer pareille provocation au meurtre... du populo !

S'il a parlé ainsi ce n'est pas simplement parce que Cavaignac est ministre et que sa gueule hargneuse donne des cauchemars de Coup d'Etat.

Ça remonte à plus loin !

Le jour où les richards et les dirigeants se sont aperçus qu'une religion est nécessaire pour maintenir le peuple dans l'obéissance et l'esclavage, ce jour-là, la réconciliation entre les bourgeois républicains et la frocaille a été chose faite — quoique pas avouée !

Alors, certaine de n'être pas contrecarrée la vermine noire a pris ses aises — malgré la grande couillonnade de l'instruction laïque, la bourde gambettiste du « cléricafisme c'est l'ennemi ! » et la mascarade ferryste de l'expulsion des jésuites.

En couceur, la frocaille s'est métamorphosée en clique républicaine et socialiste, s'est fait bien venir des grands capitalos et des sangsues de l'Etat.

Et voilà pourquoi l'inquisiteur Didon parle haut !

Reste à savoir si le populo se laissera saigner à blanc, encore un coup ?

S'il veut rouspéter, qu'il ne se fie pas aux promesses de la gouvernance — l'Etat sera toujours notre grand ennemi ! Il se peut que les dirigeants reviennent à l'anticléricalisme...

calisme..., mais ça ne sera que pour nous rouler.

Il n'y aura de bien écrabouillée que la vermine que le populo aura aplatie sous sa semelle !



VICTOIRE DES SARDINIERS

Les pêcheurs de sardines de Camaret ont réussi à se faire payer le prix qu'ils voulaient : cent sous le mille de sardines.

Oh mais, ce n'est pas cette mince victoire qui les tirera du pétrin. Tout au plus, la miche sera un peu plus abondante à la maison. C'est quelque chose, mais ce n'est pas suffisant, nom de dieu !

Pour que les gas soient carrément à la hauteur, il faut que le système capitaliste soit fichu au rancard : il faut qu'ils pêchent des sardines pour leurs besoins et pour en faire bouffer au populo des villes et des campagnes qui, en retour, leur passera des tas de produits industriels et des champs, — et non (comme actuellement) pour enrichir des crapules d'accapareurs.

LE FIASCO DE GENÈVE

Le chabanais de Genève n'a été qu'un feu de paille ! La gendarmerie et la troupe ont eu vivement raison des grévistes.

Ah foutre, ça n'a pas trainé ! L'ordre — le fameux « ordre », tant gobé des bourgeois — a été rétabli en un rien de temps. On se serait cru à Milan !

C'est ce qui prouve que tous les gouvernements se ressemblent. La gouvernasse suisse, toute fédérale qu'elle soit et malgré ses airs peu rébarbatifs, n'a pas barguigné : elle a convoqué la troupe et s'est affirmée aussi crapularde que n'importe quel gouvernement monarchique.

Tout d'abord, une tapée d'anarchos — tant italiens que français — furent arrêtés et expulsés et, pour compléter la mesure, le cercle social italien fut fermé.

Puis, avec une sacrée roublardise le Conseil d'Etat s'entremet pour châtrer le mouvement : il fit pression sur l'élément politicard des corporations, fit accepter sa médiation — et le tour était joué !

Une transaction est intervenue et la grève a fini avec une augmentation de quelques centimes.

La belle foutaise ! Une victoire de ce tonneau, c'est kif-kif une défaite. C'était bien la peine de se fiche en branle pour une pareille babiole.

Turellement, les plus énergiques parmi les grévistes, — ceux qui ont la politique en horreur, — ont fait des pieds et des pattes pour éviter la déconfiture. Avec eux, la gouvernance n'y a pas été par quatre chemins : elle leur a fichu le grappin dessus ! C'est ce qui est arrivé aux bons fieux du comité des menuisiers. Voici à ce sujet, la babillarde d'un des copains de ce comité :

Dans la journée de mardi, des mandats d'amener ont été lancés contre tous les membres du Comité des menuisiers. Nous l'avions su, c'est pourquoi, en groupe, nous avons à l'issue de l'assemblée de l'après-midi, reconduit le plus menacé, notre ami Bérard jusqu'à son domicile, — personne ne nous a inquiété, nous étions en nombre. Je revins chez moi, toujours accompagné de camarades. On me dit qu'au local du syndicat quatre agents m'attendaient. J'entrai dans un débit où l'on m'accorda l'hospitalité jusqu'au lendemain, — c'est ce qui me permet de pouceoir l'écrire actuellement.

Pendant la nuit de mardi à mercredi le comité fut arrêté. Voici comment s'opéra l'arrestation de Bérard :

A deux heures du matin, neuf agents l'éveillèrent; comme il restait au premier étage, de sa croisée il leur déclara que n'ayant commis aucun délit il se défendrait contre toute atteinte à sa liberté.

N'osant opérer seuls les policiers s'adjoignirent une escouade de pompiers. La porte du domicile de Bérard fut enfoncée à coups de pied; mais trouvant mal commode d'entrer par les panneaux brisés, les argousins allèrent chercher un serrurier.

Alors, eut lieu une fusillade en règle : Bérard accueillit les policiers à coups de revolver; ceux-ci ripostèrent ! Bérard reçut plusieurs blessures et un mouchard eut un doigt enlevé et un autre fut blessé au bras.

Se sentant pris, Bérard passa dans une autre chambre et s'y cerrouilla. Les agents, sous de rage, criblèrent de balles la porte de sapin, — neuf balles furent ensuite retrouvées dans la chambre.

Le copain se défendit en désespéré, — soutenu par sa compagne.... On l'emporta les vêtements en lambeaux, la figure couverte de sang qu'il perdait par plusieurs blessures; sa compagne, éreintée de coups par ces brutes fut emmenée aussi. Il était quatre heures et demie du matin.

Au poste, Bérard fut encore passé à tabac ! Son avocat l'a fait photographier nu; son corps est complètement noir de coups. Quand il sera guéri, — pour lui apprendre que la Suisse est un pays libre, — de l'hospice on le réintègrera à la prison et il passera en jugement pour s'être défendu contre des assassins et on lui fera un crime d'acoir parlé dans les assemblées et d'avoir, par la grâce, demandé une augmentation de salaire.

J'en ai assez dit pour édifier les lecteurs de ton canard.... Quant à moi, grâce à une généreuse personne, j'ai pu gagner la frontière la nuit suivante. Ce qui me console un peu de l'acachissante de la masse c'est que j'ai la conviction que tous ces événements porteront leurs fruits : des cerveaux se sont dégrasés et le germe de révolte s'y est infiltré.

J. MICHAUD.

La Sergocratie

Jamais la flicaille n'avait été encore aussi dégueulasse que sous notre cochonne de R. F.

Sous Badingue, cette racaille était déjà toute puissante, mais foutre, elle gardait encore un certain ménagement — crainte d'émoustiller le populo. Aujourd'hui, y a plus ça à craindre — aussi la flicaille est d'autant plus audacieuse qu'elle se sait plus en nombre. En effet, depuis qu'on est en république le nombre des sergots a été au moins triplé.

Tant et si bien que, par le temps qui court, le populo tremble davantage devant le képi d'un flic que devant les graines d'épinards d'un général ou la bedaine d'un ministre.

Le sergot c'est l'Ordre personnifié ! Il est le maître de la rue, le despote du trottoir.

Et d'abord, il est plus infatigable que le pape : quand il a parlé, c'est kif-kif parole d'évangile... Devant les chats-fourrés, quand il sert de témoin contre ses victimes, toujours ce qu'il bave est tenu pour véridique.

En outre, sur son domaine il prélève la dime : chez le bistrot, l'épicemar, le fruitier. Malheur au mercanti qui ne voudrait pas cracher : les contraventions lui pleuvraient sur la gargamelle pire que grêle !

Mais, les plus pitoyables souffre-douleurs des sergots sont les marchands des quatre-saisons : il n'y a pas de mistoufles que n'endurent ces malheureux. C'est d'abord la dime prélevée cyniquement — puis c'est les contraventions et les chapardages de marchandises.

Pas plus tard que dimanche, un de ces bons bougres a eu à supporter les vacheries d'un sous-brigadier : le prolo était à croûter dans un gargon de l'avenue Saint-Ouen et il avait accolé sa baladeuse contre le trottoir.

L'avenue est large et la circulation n'était en rien gênée — ça n'a pas empêché le flicard de ronchonner.

— Enlevez la voiture, sinon je la fous en fourrière...

Le marchand s'est exécuté placidement : au lieu d'aller la conduire à quelques centaines de mètres de là — à l'endroit que lui indiquait la bourrique — il a trouvé un bon lieu qui la lui a remis dans sa cour.

Et c'est tout ! Chez les bistrots, le populo a commenté la vacherie du flicard, chacun a exhalé sa colère et on s'est vengé en lichant une tournée de plus.

Ce que le flic s'en fout des gueuleries chez les troquets..., pourvu qu'on lui obéisse !

— 0 —

De temps à autre pourtant — mais pas assez souvent, foutre ! — la moutarde monte au nez des prolos qui se décident à ne pas respecter l'uniforme flicard : c'est arrivé à Nîmes l'autre jour.

Un sale poulard était en train d'assommer un pauvre gosse d'une dizaine d'années qui mendi-gottait en jouant de l'accordéon quand un camionneur est descendu de son siège et, s'interposant, a caressé les côtes de la brute policiebre avec le manche de son fouet.

Le populo s'est attroupe, a hué le fic et a protégé l'éclipsé du camionneur — sans imiter son courage.

Pas une bonne bougresse n'a eu le nez assez creux pour aller vivement quérir le paquet d'orties que réclamait le fessier du roussin.

Le malheur est que le signalement du camionneur a été donné à la police, qu'il a été fiché au bloc et qu'il va trinquer pour lèse-sergocratie.

Quand donc verra-t-on le bout de ces dégoûtations ?

Les flicards de frontières, les douaniers, sont aussi de la vermine sergocratie — kif-kif les champignons et autres poulards.

Et fichtre, à eux le record sanglant : ils s'en payent des massacres, ces maudites mouches bleues ! C'est une fusillade continue aux frontières : ils ont toujours le revolver au poing et ils canardent n'importe qui.

L'autre nuit encore, un pauvre type a été es-cofflé à la frontière belge par les assassins-patentés de la gouvernance.

Voici comment : une carriole, montée par deux baladeurs s'amenait à Englos, pas loin de Roubaix, quand les douaniers se sont mis au travers de la route, revolver au poing et, sans donner le temps de piper mot, ils ont canardé cheval et voyageurs !

Le canasson, effarouché — y avait de quoi ! — s'est emballé et ne s'est arrêté qu'à un kilomètre de là, après avoir foutu dans le fossé l'un des voyageurs avec une patte cassée.

Le pauvre bougre s'est regrimé dans la carriole hurlant de douleur... Il appelle son copain affalé au fond de la guimbarde — il le secoue... et constate que la fusillade des douaniers l'a occis.

Pour la frime, les assassins ont été arrêtés et, turellement, ils ont expliqué aux chats-fourrés que c'est les victimes qui ont tort, et les juges leur donneront raison !

Pourtant, rien qu'à entendre la déposition de l'assassin on a la preuve que c'est lui le bandit : « Dès qu'il vit la voiture, a-t-il raconté, il sauta à la tête du cheval et dirigea son revolver contre son poitrail. Comme il pressait la gachette il reçut un coup de bâton qui le renversant, fit lever son arme et partir le coup... Sur ce, les deux autres douaniers déchargèrent leurs revolvers jusqu'à extinction... »

Il n'y a donc pas d'erreur : c'est une attaque nocturne et à main armée que se sont offerte les douaniers. N'empêche qu'au lieu de les envoyer au bague on va, d'ici quelques jours, les refoutre en liberté et les engager à recommencer sur des prolos !

Mais aussi, pourquoi les prolos se laissent-ils faire ?

Quand ils voient un des assassins patentés de la gouvernance sortir son revolver, pourquoi ne le désarment-ils pas et n'administrent-ils pas au scélérat une tatouille qui fasse époque dans son existence de crapule ?

Au bout de quelques tannages de cuir, à grand renfort de marrons, de châtaignes et de pains, la férocité leur passerait, nom de dieu !

A Roubaix encore, l'autre jour, deux douaniers firent la chasse à un bon fleu qui revenait de faire ses provisions en Belgique ; ils l'agrippèrent et, pour imposer le respect au populo attroupe, ils déchargèrent leurs revolvers... plus ou moins en l'air.

Et le populo ne rouspéta pas ! Il ne désarma pas les deux bandits !

Faut-il conclure qu'il aime être pris pour cible par les assassins patentés ?

L'AFFICHE ANTI-VOTARDE

L'affiche ci-contre peut être, — telle quelle, — détachée du journal et collée, sans timbre, n'importe dans quel patelin où il y a une élection soit au Conseil Général, soit à celui d'Arrondissement.

Comme je l'ai expliqué la semaine dernière, e, pas de besoin de déclarations pour être candidat à

ces garces d'élections et on peut l'être en même temps dans plusieurs patelins.

C'est très légal !
Les copains qui n'auraient pas encore fait leurs demandes d'affiches n'ont qu'à se patiaer : c'est toujours 2 francs le cent.



La tartine publiée par le Père Peinard sur les prouesses des bêtes féroces de la mission Marchand prouve une fois de plus aux bons bougres de prolos que ce que les jean-foutre de richards appellent colonisation est clairement défini dans leurs codes et frappé des plus terribles pénalités sous la rubrique : pillage et assassinat en bandes armées.

On savait au surplus, ce qu'il fallait penser de leur respect de la propriété, par la conquête déjà lointaine de l'Algérie et celles beaucoup plus récentes de la Tunisie, du Tonkin, du Dahomey et de Madagascar.

Dans ces divers patelins, les charognes qui gueulent à l'abomination de la désolation à la seule perspective d'être dégorés du saint-frusquin barboté aux turbines, s'attellent d'arrache-pied à l'expropriation pure et simple des pauvres diables d'indigènes.

Même qu'ils n'y mettent pas beaucoup de formes, comme on a pu le voir par les hauts faits des missionnaires Marchand, belle collection de fripouilles incendiaires et fusilleurs dans le Centre africain, les exploits d'Archinard-Deibler au Soudan, la bravoure du licheur d'absinthe Dodds au Dahomey et les éclatants services du cafard Galiéni, un des sabres rédempteurs sur lesquels compte la cliquaille cléricale et réactionnaire ralliée derrière la redingote du Cavaignac civil de la guerre.

Cette façon de coloniser n'est foutre pas nouvelle et les crapularis français n'en ont pas le monopole : le Congo belge a eu un cannibale amateur, l'américain Stanley ; les Italiens ont jeté sur l'Abyssinie des monstres du même blot et Cuba a vu les hideuses et sanguinaires orgies des Martinez Campos et des Weyler.

Les Espagnols en Amérique, les Anglais dans l'Inde, les Français en Algérie ont amoncelé meurtres et carnage. Les Yankees ont quasiment détruit, jusqu'aux derniers, les malheureux Peaux-Rouges.

Tout ça, mille charognes, au nom du patriotisme. Quelque chose de chouette que le patriotisme !

Il est vrai que les mêmes patriotes geignent à perpète contre le chapardage des pendules que pratiquèrent les alboches, quand ils nous foutirent la fameuse tatouille de 1870.

Ah, viédaze, comme nos jolis mecs coloniaris dépassent en crapuleris les hordes bismarckiennes.

« Ça, c'est vrai, va me dire un empoté. Mais, vois-tu, ces moricauds, ces gueules noires, tout ce tas de mal blanchis, c'est des sauvages... Et dam, faut bien les civiliser, leur apprendre à vivre. Au surplus nous avons dans ces parages lointains des passages, des droits... faut bien se faire respecter ! »

Si le trou du cul est un savantasse, il dégoilera sur la théorie des races supérieures et des races inférieures, les abominables ragougnasses de cette vieille canaille de Ferry.

Il nous dira, comme ce beau couillon de Gambetta que certains populos doivent être maîtrisés par la courbache et le bâton.

Autant de troudcuteries que de paroles ! D'abord, les droits que les fripouilles bourgeoises s'arrogent sur les bons bougres de « sauvages » sont de même nature que ceux qu'ils s'arrogent sur les gas de la terre et les fistons de l'usine.

A part cette petite différence que nous, appri-voisés depuis belle lurette, nous courbons la caboche sous le joug, tandis que les négrillons se rebiffent dès qu'on commence à les turlupiner.

Quant à la théorie bourgeoise des « races inférieures » elle a son pendant dans une autre théorie que nos cochons de dirigeants n'osent pas avouer, — mais qu'ils pratiquent salement : la théorie des « classes inférieures ».

Hé oui, si on ne nous dit pas que nous sommes « inférieurs » on nous traite comme tels !

Il faut bien se loger dans le ciboulot que nous,

les culs-terreux et vous les frangins de l'atelier nous sommes kif-kif les mal blanchis des colonies, considérés comme du bétail, de la viande à turbin.

Et, en cas de rouspétance, comme eux, de la viande à mitraille.

Il va sans dire que les uns comme les autres, nous avons toujours tort : c'est le lapin qui commence ! Nous sommes des monstres, des barbares, — eux rétablissent l'ordre.

Après les sauvages de l'extérieur, les sauvages de l'intérieur !

La soldatesque a fait son apprentissage aux colonies : elle est à hauteur pour le massacre des prolos et, avec rudement de brio, elle sac-cagera Paris et le foutra à feu, — sans plus de scrupules que les cases des moricauds ou les gourbis des arabes.

Voilà la « Justice immanente » dont jasait Gambetta !

Un moment arrive où — après avoir léché les bottes des prétoriens et gueulé « vive l'armée » jusqu'à en perdre la voix — la plèbe sert de cible aux fusils et aux canons-revolver.

Et alors, les bonnes bougresses sur qui le clinquant de l'uniforme fit tant d'effet tombent la poitrine déchirée par les balles et leur seule consolation est de cracher à la gueule des troubadés assassins la malédiction des mères.

Ah, malheur de malheur ! Laisserons-nous arriver encore cette calamité ?

Ne remiserons-nous pas, une bonne fois pour toutes, la gradaille dans cent pieds de mélasse, en compagnie de la jésuitaille qui la remorque ?

Car, foutre, l'armée et la raticonnerie, c'est cul et chemise ! L'ensoutané Didon, disciple de l'inquisiteur Dominique, prêche le triomphe du militarisme, en présence d'un beau marle, le généralissime Jamont :

Il prêche l'Etat de siège, comme en Italie et, comme en Espagne, la terreur, la torture, le bâillon :

Il prêche que les prolos doivent moisir sous la coupe des très catholiques exploiters, bénis par les moines et soutenus par les soudards... On sort d'en prendre, bon dieu de bois !

Nous voulons bien plaquer la gouvernance civile, — mais ce n'est certes pas pour les beaux yeux des galonnards.

Entre la toge et l'épée, notre choix est fait : ni l'épée, ni la toge !

Cette solution en défrise plus d'un — le cafard Galiéni entre autres qui, autant que l'enfroqué Didon, m'a conduit aux ruminades que je viens d'étaler sur le papier :

Figurez-vous, les fistons, que naguère il me tombe sous la patte un numéro du supplément illustré de la Dérèczuz, canard radigaleux qui se publie à Toulouse. Parmi une tapée d'images, l'une m'a tiré l'œil. — elle avait pour légende : « Trait d'héroïsme du général Galiéni. »

Voyons, le trait d'héroïsme de ce monstre : Le général, en grosses bottes, kif-kif le Louis XIV de Versailles, braque son revolver sur la gueule d'un moricaud coiffé d'un large galurin et ployé dans sa mante.

Je tourne la page pour voir l'explicite et je lis : que dans un petit patelin, pas trop près de Tananarive, tous les légumards malgaches s'étaient soumis à la queue leu-leu, — sauf un qui envoyait le sacré général foutre sa langue là où que les poules ont l'œuf.

Mon Galiéni lui adresse une dernière sommation, lui donnant jusqu'au lendemain midi pour se soumettre.

Aimant plutôt être un Léonidas qu'un Mac-Mahon le malgache fait répondre au traîneur de sabre : « Si tu veux ma soumission, viens la chercher ! »

Le lendemain, à l'heure dite, le général s'amène dans la case du hova et, comme on ne verrouille pas les portes dans ce satané pays, il entre comme dans un moulin ; l'insurgé et ses compagnons faisaient la sieste.

— Bonne aubaine ! rumine le général et, sans plus, il brûle la gueule au moricaud.

C'est ce crime que le torchon illustré de la Dérèczuz qualifie avec ce la pommade dithyrambique : « Trait d'héroïsme ».

Et, ne l'oublions pas : ce sale torchon est un canard radical, — il a pour rédacteurs Jaurès et Clémenceau. Certes, ceux-ci vont se débarbouiller les mains de telle ignominie... Tarata, il ne s'agit pas de dire : « Ça ne nous regarde pas !... »

Ah foutre, c'est une jolie marmaille que les radicaux !

Déjà, ils s'étaient faits les cornacs de Boulanger, le général d'opéra-rouffe... Ne l'oublions pas ! Boulanger fut, en 1888, le

A LA BOTTE
AU CUL
PEINARD
GNIAFF
Journalaux



LE PÈRE PEINARD AU POPULO

Encore une foire électorale! Rien d'époilant ce coup-ci : il ne s'agit que des Conseils Généraux et d'Arrondissement.

De la roupie, donc!

Mais de la sale roupie, de l'infecte poison, — comme d'ailleurs toutes les fumisteries votardes.

En effet, pourquoi nous fait-on voter?

Pour escamoter nos droits et (par le tour de passe-passe qu'est une élection) nous faire gober que si nous sommes malheureux et opprimés, c'est que nous aimons l'être.

Quand nous avons donné pleins pouvoirs aux jean-fesse que nous qualifions « nos élus » les chameaucrates se paient notre tête : « Vous êtes dans la purée? A vous la faute!... Il fallait voter mieux.... »

Et, bonne poire, le populo se laisse foutre de soi! Il se console en se promettant de mieux voter le prochain coup.

Quelle infecte couleuvre! Voter bien ou mal ne change rien à l'alignement social : ce n'est pas la façon

dont on abdique qui est mauvaise, — c'est l'abdication elle-même.

On s'imagine, en changeant les types qui font tourner la manivelle sociale, empêcher cette garce de mécanique de nous dégraisser et de nous broyer.

Erreur, nom d'une pipe!

C'est les institutions qui sont dégueulasses, et c'est à elles qu'il faut s'en prendre! Non pour les reviser et les rafistoler, — mais pour les fiche carrément au rancard.

Et comme, dans le fumier social, les institutions s'étaient l'une l'autre et concourent toutes à notre écrabouillage, c'est à toutes qu'il nous faut faire la guerre.

C'est pourquoi, malgré que les Conseils Généraux et ceux d'Arrondissement ne soient guère que la trentième roue de la guimbarde gouvernementale, il n'y faut pas ménager les bâtons, afin de paralyser tant et plus leur satané fonctionnement.

Que sont ces cochonnes de parlottes?

L'ANTICHAMBRE DE L'AQUARIUM!

C'est là que se concentrent les politicards en herbe, les pognonistes en graine et autres mauvaises gales ambitieuses. C'est là que ces marloupiers lient des relations et tirent des plans, — tant pour nous masturber que nous voler.

Et ce n'est pas tout! En plus de cette besogne immorale, qui vise à perpétuer l'abrutissement du populo, les Conseils Généraux et d'Arrondissement s'éduquent au chapardage en répartissant l'impôt et en nous soutirant la belle galette pour engraisser les rentiers et les budgétivores.

Ces parlottes sont donc des nids de malfaiteurs de la haute, — de même que toutes les parlottes de l'Etat.

C'est pourquoi, d'ici que l'on soit assez costauds pour

leur couper la chique, soyons au moins assez marioles pour entraver leur recrutement.

Torchons-nous des bulletins de vote!

Mais, fichtre, ne nous montons pas le job : ce geste ne suffira pas à foutre en l'air la mistoufle!

Tant qu'on n'aura pas déblayé le plancher social des gouvernants, des capitalos, des galonnards, des rati-chons et de toute la fripouille parasitaire, nous mijotons dans la dèche et notre seul espoir sera de crever à la peine, ou — si on a des protections — à l'hôpital....

Cet avenir n'a rien de champêtre!

A nous d'y mettre un bouchon, en alignant, — à la force du poignet, — une société galbeuse, échenillée de dirigeants et d'exploiteurs, et où, par conséquent, on se la coulera bougrement douce!

LE PERE PEINARD.

Vo, le candidat pour la frime : GRANDIDIER.

Bons bougres, pour plus d'explications, payez-vous chaque dimanche, le « PÈRE PEINARD », réfecté d'un gniaff, pour deux ronds, chez tous les libraires, ou en voit la farce. — Ceux qui voudront s'offeler la présente affiche n'ont qu'à acheter le numéro du dimanche 21 juillet.

ministre de la guerre du ministère radical de l'époque, — tout comme Cavaignac est la bourgeoisie de la guerre du nouveau ministère radical.

Une fois déjà, la radicaillerie a fait la courte-échelle au Césarisme, — et voici qu'à deux battants elle lui rouvre la porte.

Et elle lui ouvre la porte de diverses façons, — dont la plus odieuse est la glorification d'un Galiéni.... Tandis qu'il serait simplement humain de présenter ses crimes sous leur aspect vrai et de les mettre au même rang que les tueries d'un Peugniez ou d'un Schneider.

LE PÈRE BARBASSOU.



AUX ATELIERS DE LA CHAPELLE

Un bon bougre me signale aux ateliers de la Compagnie des chemins de fer du Nord, un chef-faillon de l'atelier de la Remise, « le Crocodile », qui mérite d'être remis dans les grands prix.

Ce sac-à-mistoufles au lieu d'être bon lieu, de tirer à cul et d'en foutre le moins possible — comme doit faire tout prolo qui se respecte — n'a qu'un dada : casser du sucre, potiner et bavasser dans les gilets de flanelle des supérieurs et il cause ainsi un tas d'emmielllements aux peinarde.

Cet animal est — comme tant d'autres contre-coups! — un ancien sous-off et, comme tant d'autres, il est infecté de la syphilis autoritaire : le dada du commandement qu'on lui a inculqué au régiment lui reste et ceux de son entourage en pâtissent.

Cela prouve que tout se tient dans la garce de société actuelle et que les saloperies s'engendrent l'une l'autre : le militarisme assouplit les prolos et, en outre, façonne des chiens de garde pour les capitalos.

Il serait donc loufoque de tenter de briser l'exploitation sans se dépêtrer du militarisme. Et toujours l'on vient à la même conclusion : sans un rasibus général, il n'y aura rien de fait!

DANS LA BOULANGE

Les placeurs sont des chameaux, tout ce qu'il y a de plus chameau, nom de dieu!

Que ceux qui en douteraient zyeuvent le jaspinage téléphonique de deux de ces bandits :

PIAT, placeur de la Porte Saint-Denis. — Allo? Mademoiselle. Le numéro 121.34.

LA TÉLÉPHONISTE. — La maison Colin, passage Tivoli, n'est-ce pas?

PIAT. — Ça même!

COLIN. — Qui est au téléphone. Allo?

PIAT. — Allo! C'est le placeur de la Porte-St-Denis.

COLIN. — Ah bien! J'écoute.

PIAT. — C'est pour vous avertir de ne pas faire embaucher, au cas où ils se présenteraient pour du travail les nommés D..., H... et A... Ces individus distribuent des journaux anarchistes à tous les flâneurs paisibles de mon bureau — aussi, je viens de les couper. Il faut faire jeûner un peu ces gas-là... J'ai déjà averti tous nos confrères...

Figurez-vous que plusieurs de ces imbéciles ont adressé des plaintes à la Préfecture; il n'est pas de semaine qu'on ne m'appelle au commissaire de police. Mais, ce que je m'en fous!... D'abord, je suis très bien avec ces messieurs..., et puis, nous leur rendons assez de services.

COLIN. — Merci du renseignement! Mais vous savez bien que je ne donne pas de place à moins qu'on ne me verse 50 francs... Si le commissaire vous embête, arrêtez donc ces petites tracasseries avec un billet bleu, de temps en temps...

Puisque les ouvriers sont assez serins pour nous apporter leur argent, servons nous en pour dresser les fortes têtes. C'est d'autant plus nécessaire que les idées anarchistes s'infiltrent dans les corporations... Voyez-vous, il ne faut plus donner de travail à moins de 50 francs... Dernièrement, un jeune imbécile m'a versé 100 francs pour avoir une place.

PIAT. — Oh, je sais bien que ce n'est pas vous qui gâterez le métier...

LA TÉLÉPHONISTE. — Avez-vous fini, bougres de crapules?... A défaut d'autre chose, en attendant, je vous coupe la communication.

Aussi cyniques que scélérats, ces maudits placeurs!

Ils savent que le pognon qu'ils barbottent aux malheureux prolos qui viennent leur demander du travail est la plus répugnante des voleries.

Ils le savent et ils s'en foutent!

Seulement, ils voudraient bien enrayer le dégrassement des ciboulots. Ça les enquiquine de voir le levain de révolte gagner les mitrons...

Bast, qu'ils patientent, ils en verront bien d'autres!

Babillarde d'exploité

Du Tréport, bibi reçoit la babillarde suivante :

« Vieux gniaff,

« Nous avons été heureux de voir ton canard prendre la défense de nos intérêts.

« Oui, dans l'agence maritime, le bagne à six sous, comme nous disons, le turbin est dur et crevant. Tout d'un coup on travaille sans relâche, puis on chôme trois ou quatre jours par semaine, n'ayant, par conséquent, pas de quoi boulotter.

« Ce qui nous déplaît surtout, c'est la sacrée discipline de cette sale boîte. Les sacs-à-mistoufle qui palpent dix sous de l'heure sont de sacrées rosses, à bien peu d'exceptions près. Parmi, se distingue « le grand » qui est un triple mufle.

« Turbiner comme des chevaux, ne pas briffer et être en plus traités comme des nègres par un sale contre-coup, cela ne nous va pas et un de ces quatre matins, si on nous emmerde trop, nous plaquerons le bagne à six ronds.

« UN ESCLAVE. »



Le cornichon de la Seine-Inférieure

Rouen. — Le cornichon sénatorial est élu. Ce n'est ni le maire d'Eu, ni le marchand de fromjiss de Neufchâtel, c'est un troisième larron nommé Fortier, de Rouen.

De celui-là et des autres, rien à dire : tous chameaucrates!

Ils étaient cinq candidats. On pouvait les faire tirer à la courte paille et sûrement, toujours, l'élu eut été un réac.

Toutes ces élections sont des tripatouillages dégueulasses. Le populo s'en lassera bien — à force! Il comprendra qu'il ne peut être le maître, être réellement souverain qu'à une condition : n'élire personne... L'élection, la délégation de la souveraineté, ce n'est rien moins que l'abdication.

Les jean-foutre de la haute ont tourneboulé l'esprit des turbineurs et ceux-ci ne conçoivent pas encore suffisamment que s'ils veulent conserver leur liberté il leur faut ne pas choisir de maîtres... Mais ça viendra!

Et alors on ne verra plus des patelins se chicaner pour un sénateur — comme on vient de le voir, Neufchâtel et Dieppe, dans leur rivalité, dans le but d'obtenir l'auge sénatoriale pour un des leurs, se sont faits damer le pion par l'arrondissement de Rouen.

Le père Peinard ne s'amuse pas à discuter s'il y a lieu de répartir les sénateurs par arrondissement ou s'il convient de les choisir au scrutin de liste départemental. Puisque sénateurs il y a, il voudrait que tous — élus et candidats — on les concentre dans le trou à purin.

De la sorte, y aurait plus de chichis!

Le vieux gniaff s'est occupé de cette élection parce qu'elle a été la suite et la fin de cette ordurière manigance politicarde connue sous le nom d'affaire Greffulhe, qui a été un des plus riches échantillons de maquereautage électoral.

Ce chameau de maire d'Eu a étalé tout ce qu'il y a de malpropreté derrière les convictions des politicards : il se disait républicain et, pour un siège de sénateur que lui avait promis le préfet il a pistonné le Greffulhe et a eu le culot de le

présenter comme républicain et de faire le raccrochage pour les élections.

Ce qu'il y a de rupinskoff c'est que son retour de veste vient de lui passer devant le nez. Tant mieux! Il faudrait qu'il en arrive autant à tous les pourris de la politique. Le seul bénéf de sa putainerie a été la décoration à papa Bignon. Quant au maire d'Eu il est fini, — à lui les goguenots!

Quand donc arrivera-t-il même aria à toute la racaille ambitieuse?

Dans la cochonnerie

Dieppe. — Quand un crève-la-faim passe devant une boutique de charcutier, il admire la cochonnerie proprement rangée sur des plats, le singe gras à lard sous son tablier blanc, fumant une bouffarde sur le pas de la porte, la gonzesse derrière le comptoir avec des manches blanches et un tablier coquet, et il se dit, le pauvre :

— Que je voudrais être garçon charcutier! comme je serais chouette, quelle vie de cocagne...

Eh bien, mon vieux frère, ce n'est pas cela du tout!

Le turbineur de la cochonnerie trime depuis six heures du matin jusqu'à minuit ou une heure, — il s'appuie la journée de dix-huit heures.

Si seulement son salaire était en rapport? Je t'en fous!... Le pauvre bougre n'a pas gras : une vingtaine de sous par jour et la croustille.

Et encore, il s'agit de s'entendre sur le mot « nourriture ». Dans un grand nombre de boîtes la boustifaille laisse à désirer — tant comme qualité que quantité!

Il n'y a que le boulot qui ne laisse pas à désirer, — il est fadé!

Si le jeune charcutier a de la graisse elle est vite fondue, près des fourneaux. Puis, l'été, le turbin a ses odeurs... Les saindoux, les tripes et tout le bataclan, brouh!... Nom de dieu, ce que ça fouette!

C'est un métier insalubre. N'insistons pas, ce serait débiter le truc.

Pendant que le pauvre bougre s'étiole dans son laboratoire le patron gras et fleuri court les cafés, fait la partie de dominos, s'applique des fines-champagnes à dix sous le cran, ramasse la galette et trouve que le métier a du bon.

Il n'en est pas de même des garçons cochonniers qui maudissent leur goret de patron.

Mais, foutre, maudire ne suffit pas! À eux de languoyer leurs cochons d'exploiteurs... en attendant.

VERS LA RÉVOLTE

(3) PAR HENRI RAINALDY

Les jours se succédaient, également abrutisants et pareils, comme les exercices.

Le soir il apprenait la théorie dans la chambre des élèves-caporaux, cette étude bouffonne où les hommes atténuaient la longueur du temps en se jetant des traversins à la tête; et après l'étude il travaillait jusqu'à dix ou onze heures au bureau du sergent-major qui, durant ce temps, jouait aux cartes, au café, et perdait le produit de ses bonis ou rabiots, rognés à la mince pitance des pauvres soldats frustrés par tous et toujours.

Deleros se sentait envahir par un dégoût qui petit à petit prenait consistance et anéantissait ses meilleures et ses plus solides intentions. Le caporal ne disait plus aux engagés avec lesquels il faisait l'exercice : « Regardez donc Deleros; il n'est arrivé qu'après vous et il manœuvre déjà bien mieux. » Quand Chignat donnait des coups de pied dans le derrière de son chef de file, sous prétexte que celui-ci n'allait pas assez vite, le caporal le « collait dedans » tout simplement, sans lui rabâcher, comme autrefois : « Regardez donc Deleros s'il se bat avec ses camarades? »

Il n'apprenait plus la théorie avec autant de facilité; il lui arrivait de relire dix fois la même ligne, vainement; cela ne lui entraînait plus dans la tête et il rejetait son livre pour s'étendre sur un lit et rêver... rêver, ou mieux réfléchir à l'avortement commencé de sa carrière.

Il trouvait mauvais, plus que le premier jour, le rata graisseux et toujours le même; le café était de plus en plus détestable et il ne voyait

appuya Culot; et sa binette mal déharbouillée grimaca le dessin capricieux d'un éclair de luxure. (La suite au prochain numéro.)

Flambeaux et bouquins

Tous ces temps-ci, l'armée passe salement à la bêche. Tant mieux, foutre! Elle n'y passera jamais assez. Chez Stock, place du Théâtre-Français, le capitaine Paul Marin vient de publier à 3 fr. 50 le volume deux bouquins: l'un Esterhazy? l'autre Picquart? Et dam, la haute gradaille du ministère de la guerre y reçoit plus d'un coup de pied dans le cul.

Chez Stock encore, Ed. Hémeel et Henri Varennes viennent de faire paraître une grosse brochure (à un franc) le Dossier du lieutenant Fabry. Au commencement du siècle, ce lieutenant fut victime d'une sacrée erreur judiciaire, grâce à la vacherie et à la complicité des galonnards. Aller dénicher, dans le passé, des victimes des tribunaux — tant militaires que civils — est bien!

Mais, foutre, il y aurait mieux: écarquiller les yeux et partir en guerre en faveur des victimes qui agonisent actuellement dans les bagnes. D'Albert Réville, chez Stock, les Etapes d'un Intellectuel — comment, de fil en aiguille, il est arrivé à se convaincre de l'innocence de Dreyfus.

A la Société libre d'éditions, 30, rue Laffite, le Livre d'Hommages à Zola (le volume, 3 fr. 50). Même librairie: Propos sur l'armée, par un ancien officier.

Chez Schleicher, 15, rue des Saints-Pères, vient de paraître le troisième volume des Livres d'Or de la Science: la Photographie de l'Invisible, les Rayons X, par H. Aubert. Tous ceux que les nouvelles découvertes scientifiques passionnent liront ce petit bouquin avec fruit.

Le 1er août paraît le Cri de Révolte, journal révolutionnaire anarchiste bi-mensuel. Les camarades qui ont reçu des listes de souscriptions en faveur de ce journal sont priés de les faire parvenir au camarade Bordes, 54, rue des Abbesses, Paris. Ceux qui n'en ont pas reçu peuvent en réclamer en province aux dépositaires des journaux libertaires qui en ont à leur disposition.

La Solidarité des Trimardeurs

Depuis plusieurs mois, quelques camarades se sont groupés dans un but de solidarité qui nous intéresse tous.

Quand un camarade arrive de province ou de l'étranger à Paris, presque toujours sans argent et épuisé de fatigue, il se rend chez des camarades qui ont déjà des charges et ne peuvent l'aider malgré leur bonne volonté, ou ils peuvent faire peu de choses et, très souvent, ne sont pas en rapport pour leur procurer un travail nécessaire. C'est pourquoi nous avons pensé qu'il y avait un moyen de rendre un service utile aux camarades qui viennent à Paris, soit pour y chercher un emploi, soit pour n'y séjourner que quelques jours; les loger, les nourrir dans la mesure de nos moyens et leur procurer du travail, tel est notre but.

Pour y arriver, nous vous adressons l'appel suivant: Mettre à notre disposition tous les objets ne pouvant vous servir, consistant en literie, linge, effets d'habillements et chaussures que nous ferons prendre à domicile; les sommes que nous ferons prendre d'envoyer pour notre œuvre devront être adressées au PÈRE PEINARD, au LIBERTAIRE, aux TEMPS NOUVEAUX qui nous les remettront.

Le groupe se charge de l'achat du matériel du mobilier et du travail d'installation ainsi que de la question des loyers et du fonctionnement, étant aidé par des versements mensuels que chaque membre s'est moralement engagé de verser.

Nous espérons que notre appel ne restera pas incompris des camarades et qu'ils nous montreront leur solidarité.

Pour le groupe, E. DODOT, E. FOUCAULT, F. COUSSA.

Ecole Libertaire

ÉCOLE DE VACANCES

Nous avons reçu un certain nombre d'adhésions pour notre école de vacances. Encore quelques-unes et il nous sera possible de commencer.

Nous rappelons que nous acceptons les enfants de neuf à quatorze ans. Ils seront logés et nourris chez les paysans à raison de 1 fr. 25 par jour chacun.

Ils retrapperont leur santé à l'air vivifiant de la campagne et dans les salutaires exercices du corps. En même temps, leurs promenades seront un moyen de choses perpétuelle. Nous observerons avec eux les travaux champêtres, les plantes, les animaux, les sites.

De tout cela, nous dégagerons l'enseignement positif, la philosophie et la poésie familières. Nous causerons beaucoup ensemble sur tout ce que nous verrons; nous leur ferons même parfois, sans contrainte et en toute simplicité, retracer par écrit leurs impressions.

Nous précisons très prochainement la localité où nous comptons faire notre expérience et les conditions de vie qui attendent nos élèves.

Nous accueillons volontiers les propositions qui pourraient nous être faites et les indications qui pourraient nous être données à ce sujet. Plus notre choix sera éclairé et plus varié en seront les éléments, meilleur il sera.

Les communications et les adhésions sont reçues chez Ardouin, rue de Cléry, 86.

Le groupe de l'Ecole Libertaire,

Communications

Paris

Samedi 30 juillet, salle du Commerce, 94 faubourg du Temple, à 8 h. 1/2 du soir, conférence publique et contradictoire, par Henri Dhorr. Sujet traité: le salariat c'est l'esclavage. Entrée: 0 fr. 30.

Banlieue

SAINT-DENIS. — Samedi 30, à 8 h. 1/2, salle du Boccage, rue Méchin (île Saint-Denis), meeting public et contradictoire organisé par la « Jeunesse Egalitaire ». Ordre du jour: l'affaire Dreyfus et l'Etat-Major. Entrée: 0 fr. 20.

AUBERVILLIERS. — Les copains se rencontrent le dimanche au fort d'Aubervilliers, à 2 h. de l'après-midi.

Province

NIMES. — Les libertaires nimois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

CHATEAUMEILLANT. — Le « Père Peinard » est en vente chez Mazure, coiffeur.

REIMS. — Faubourg de Laon: réunion à la Buvette du Lavoir, le samedi, Urgence.

SAINT-LOUIS. — Samedi 30, à 8 h., réunion de groupes d'études au café St-Maurice, 153, rue du Barbâtre. Gauserie sur la société future, concert et bal.

Petite Poste

B. Brest. — L. Montceau. — N. Malzéville. — P. Auverné. — N. Rouen. — P. Millau. — R. Tours. — M. Antibes. — R. Bourboulle. — R. Nouzon. — F. Toulon. — D. St-Rémy en Pr. — P. St-Etienne. — R. Tunis. — C. Fives. — C. Reims. — L. Epinal. — H. Angers. — M. Avignon. — M. Troyes. — G. Arles. — B. Orléans. — J. Loches. — M. Roubaix. — Reçu règlements, merci.

— Les camarades de Reims demandent des nouvelles d'Equinet.

— La camarade Sérappine Pajaud fera successivement des conférences dans l'Indre, le Loir et Cher, la Sarthe, le Maine et Loire, etc. Les copains qui veulent correspondre avec elle peuvent lui écrire poste restante, au Mans, jusqu'au 15 août.

Pour graisser le tiro-pied du PÈRE PEINARD: G. Bordeaux 15 fr., E. Bille 0.50, collecte au bar Toussaint, Marseille, par A. 2.50, Malzéville 0.50, collecte à Villefranche, remis par la compagnie du regretti camarade Desgranges 2.50.

SOLIDARITÉ INTERNATIONALE

POUR LES DÉVOTES POLITIQUES Reçu de Ardouin, 2 versements mensuels, plus 10 juillet 10 fr.: Collecte salle du Commerce, pour le journal Éléphant 4.50. Total, 14.50. Envoyé à six camarades dévoués, 30 fr.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le Gérant: L. GRANDIER, Imp. L. Grandier, 19, rue Lavoisier, Paris

norceaux de carne... Il ne riait pas... isaient aux bleus, u se préserver de... jamais. On pouvait... signat ou lui plier ses... lui mettre son lit en... vieux, aussi bien que... tombaient sur les dor-... de santé passées en pleine... hommes ivres en des tenues... ne faisaient plus... la lacheté des ca-... de désertir ou de tirer... éclatait, ne lui... Autrefois, il... une pitié muette. Autrefois, il... plus qu'une pitié muette. Autrefois, il... se fut battu avec eux peut-... une grande... les noms abhor-... Pierre avait vu ce pilori: « Que jamais mon nom ne soit écrit là-dessus! »... présent la pancarte ne le... elle était trop vieille!... à la caserne, il n'y... les sous-offs... en... France... de son sang, présenter les armes, être esclave, à la boîte, d'une épidémie quel-... mais surtout pour... commandent, préparé aux révoltes... grandes pitiés généra-... de bonheur universels, la guerre, une... quelle... mourrait aussi, d'antan, lui apparaissait... se sou-... il criait: « Vive le soldat qui... d'un faisceau de... de bataille et des... à Djeddef, ses yeux... « Oui!... de la fumée, il... pourquoi la... non, non! une... la guerre pour la Justice et pour la Liberté! »

III

C'était dans la caserne un fourmillement, un va-et-vient inaccoutumés. On eût dit un grand déménagement, ou des préparatifs de départ pour une campagne, ou un changement de garnison.

Cela dura deux jours. Au troisième, le réveil sonna clair et vibrant vers deux heures du matin et, malgré le peu de sommeil laissé par cette nuit mauvaise passée sur la pierre, — les lits ayant été d'avance versés au préalable, — malgré la clarté maussade du jour revenant, les interpellations se croisèrent, d'un bout à l'autre de la chambrée.

— Eh Dubois! C'est ce matin, mon vieux! — Oui... ce matin. Un chasseur, en se frottant les yeux des deux pomps, questionnait au hasard, sans s'adresser à personne: — Combien de kilomètres à bouffer aujourd'hui?

— Du nanan... une trentaine. — Pas plus?... Tu crois? — Pas sans sûr. J'ai fait cette même étape il y a deux ans, aux manœuvres. — Combien de temps resterons-nous dans ce campement de Grammondo, le sais-tu?

— Trois jours seulement, d'après ce que dit le lieutenant. — Y est-on bien? — Comme ailleurs. — Ça a-t-il de mal, affirma le caporal. — Parbleu, recula quelqu'un; il y a du bon...

— Ah, ça c'est vrai!... Un petit blanc du Piémont est fatigé de manquer de femmes...

Ohé, la Brissonnasse! Qui veut trop prouver, ne prouve rien!



Poêle au cul!